

En ce temps-là, la falaise était nue, il y poussait une herbe drue couchée par les vents. Tout à la pointe, les ruines de la maison de Pélagie.

Pendant la guerre, les Allemands qui avaient construit un blockhaus tout à côté, avaient brûlé sa maison. Depuis ce temps-là, la pauvre femme errait de hameau en hameau, traînant avec elle son chagrin et sa folie. Les gamins, jamais en retard d'une cruauté, lui jetaient des quolibets à son passage. Il s'élevait alors de sa gorge, une longue plainte qui nous faisait fuir comme une volée de moineaux.

Nos jeux du jeudi nous poussaient jusqu'à la grève. Arrivés à la cote, la bande se séparait en deux clans, l'un occupait le blockhaus, l'autre la maison de Pélagie.

La bataille pouvait commencer quand ceux du blockhaus sortaient de leur forteresse pour attaquer la bande qui avait trouvé refuge dans la maison de Pélagie. Le conflit commençait aimablement à coup d'arcs et de flèches, cependant assez vite épuisées. Et puis, ce n'était pas drôle, les flèches atteignaient rarement leurs cibles et l'ennui menaçait. Nous changions de projectiles, le sol de la maison en ruine étant jonchée de cailloux, pourquoi ne pas s'en servir ? Les pierres fusaient dans le ciel gris sous les protestations de ceux du dehors, frustrés de n'avoir que de l'herbe à portée de main. Ils n'étaient cependant pas sans ressource, la grève toute proche leur fournissait bientôt assez de projectiles et les galets volaient bas.

Premiers cris, premières bosses, premières invectives, il était temps de passer aux choses plus sérieuses et de sortir les lance-pierres. L'arme fatale, la fourche de bois passée au four pour la durcir, la gomme taillée dans une chambre à air d'auto, au temps où les roues des autos avaient des chambres à air. La languette de cuir coupée dans une chaussure hors d'usage et les petites pierres sifflaient de part et d'autre dans le claquement sec du caoutchouc libéré projetant le projectile à plus de cinquante mètres. D'autres invectives pleuvaient, d'autres pierres volaient et pleuvaient à travers les poutres noircies de la ruine, tombant sur les assiégés qui courbaient le dos.

Ce n'est jamais une position confortable que celle de l'assiégé. L'espace est réduit et finalement, les ressources le sont tout autant. La grêle de pierres finit par devenir insupportable et l'on se rend vite compte que le vent tourne, qu'il faut trouver une porte de sortie, qu'on ne peut en rester là.

Alors, bravant la mitraille, il faut tenter une sortie, se battre au corps à corps, repousser l'ennemi, le surprendre, le terroriser par une audacieuse contre-attaque.

Les vaches paisibles qui paissaient tranquillement l'herbe grasse de la falaise, nous fournissaient alors bien malgré elles, l'ultime projectile qui allait repousser définitivement les assaillants.

Les bouses !

Les bouses, voilà l'arme absolue. Prenez une bouse à moitié sèche, mais à moitié seulement, saisissez-la par le côté sec comme vous le feriez d'une tarte à la crème et courez, courez vers vos adversaires en hurlant. Vous les verrez vite faire demi-tour et s'enfuir. Lancez alors vos tartes mi-molletes sur leurs dos voûtés dans la fuite et vous ressentirez alors l'exaltation de la victoire.

Pas longtemps.

Car plus loin, il y a aussi d'autres bouses, peut-être pas à moitié sèches, mais fraîches. Nécessite fait loi, l'ennemi est fourbe et implacable, il se saisit à pleine main de cette manne nouvelle et vous mitraille sans vergogne, stoppant net l'offensive sous le

regard bovin des vaches qui ruminent, paisibles et indifférentes.

Il est sans doute l'heure de faire la paix, le soir va venir bientôt. Tout le monde descend à la grève, et chacun se débarbouille à l'eau de mer, avant de se donner rendez-vous jeudi prochain pour continuer nos débats.